

## FEUILLETON

DU

## PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

No 3

LE

## BAPTÊME

## DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ PÉRIGAUD,

DU DIOCÈSE DE MOULINS

## CHAPITRE PREMIER

## LE CONQUÉRANT DES GAULES

I. Etat des Gaules au Ve siècle.—II. La race franque.—III. Légende prophétique sur la naissance de Clovis.—IV. Le roi franc et le gouverneur romain.—V. Révélations du druide Abrunus.—VI. Le champ de bataille de l'Ailette.—VII. Attitude respective des deux armées, franque et romaine.—VIII. Victoire éclatante des Francs.

(suite)

VI

Ainsi parla le druide Abrunus, dont le discours avait pris un accent de plus en plus chaleureux au fur et à mesure qu'il s'était déroulé devant Clovis et sa suite, entraînant dans son cœur, vers une irrésistible confiance les cœurs les plus irrépressibles. De lente et faible qu'elle avait été au début, la voix du vieillard était devenue alerte et puissante. Parfois même, on aurait dit les éclats du tonnerre qui roule ses fracas parmi les vapeurs d'un ciel orageux. Sa taille s'était redressée dans toute sa majesté. Ses yeux noirs reflétaient, sous d'épais sourcils, comme des lueurs prophétiques; et les plis de son large manteau ondulaient, ainsi que des vagues en courroux, sur ses bras qu'agitait la violente émotion de son âme.

En entendant ce langage belliqueux, le roi franc et son armée sentent se réveiller plus que jamais en eux le plaisir des batailles. Ils vont le savourer, une fois encore jusqu'à la témérité. C'est pour eux l'occasion de mettre de nouveau à l'épreuve la noble devise des ancêtres : *Vaincre ou mourir!*

Les plus fiers d'entre eux déposent sur-le-champ, aux pieds de leur jeune roi, leurs casques d'acier, et veulent braver la mort couronnés de fleurs : telle était d'ailleurs la coutume chez les Francs, d'affirmer hautement que, si les corps périssent, les âmes sont immortelles.

Cependant, le jour avait quitté le fond du vallon et était remonté insensiblement sur le sommet des collines environnantes, où expiraient ses derniers feux. La lune n'apparaissait pas encore à l'horizon; quelques rares étoiles seulement commençaient à scintiller parmi les échantures des nuages, qu'un reflet couleur du sang empourrait à travers les vapeurs du soir. Bientôt, d'épaisses ténèbres envahissent complètement la plaine : tout rentre dans le silence en même temps que dans l'ombre. Les guerriers sous leurs tentes ou campés sous les arbres font les derniers préparatifs du combat; et l'on ne perçoit plus que le murmure monotone de la rivière, auquel se joint, par moments, le cri étouffé des animaux qu'on égorge, pendant la veillée des armes, pour le repas matinal du lendemain.

Lorsque, à l'aube du jour, le chant du coq gaulois se fera entendre, et que l'astre des nuits paraîtra s'éteindre à l'occident en tournant vers la terre les pointes de son croissant d'or, le peuple franc lèvera fièrement la tête; il revêtira ses armures, et il présentera résolument la bataille au Romain, dont le joug pèse à ce pays qui attend un libérateur.

Une réflexion qui ne manquera pas d'intérêt pour le lecteur, et lui donnera la raison de certains détails contenus dans la narration historique des faits : c'est que les Francs avaient l'habitude de n'entreprendre une expédition guerrière que lorsque la lune était sur son déclin.

D'où venait cette singulière coutume? Il ne sera peut-être pas trop téméraire de lui assigner deux sources : l'une d'utilité, l'autre de superstition.

En effet, grâce à la leur douteuse de la lune à son dernier quartier, ils avaient une plus grande facilité d'organiser le combat sans éveiller la curiosité indiscrette de l'ennemi, et d'être prêts à l'attaquer quand se levait le jour. Ensuite, chez eux, les croyances populaires attribuaient une suprême influence sur le sort des armes à la manière dont l'astre des nuits s'offrait aux regards des combattants sur l'horizon du champ de bataille. Suivant le côté que regardaient les cornes du croissant, les chances leur étaient favorables ou défavorables : tournées vers l'orient, elles étaient un présage de défaite; tournées, au contraire, vers l'occident comme il arrive lorsque la lune est sur son déclin, elles étaient un présage de victoire.

On était alors au commencement de l'an 486. Il y avait déjà cinq ans que Clovis occupait le trône de son père, et il atteignait sa vingt-sixième année.

Les Romains appelaient ce premier mois de l'année le mois de *Mars*, parce qu'il était consacré par eux au dieu de la guerre; et il était consacré à ce dieu parce que les armées romaines quittaient à cette époque leurs cantonnements d'hiver, afin de donner carrière à leur humeur belliqueuse. Les Francs avaient donné à ce mois le nom de *Flux de lumières*, parce que, en effet, le soleil semblait à ce moment secouer ses voiles de frimas, pour inonder l'atmosphère de ses feux rajeunis.

L'endroit où allaient se heurter les deux armées rivales, était à quelques milles de Soissons. Le général romain avait combiné son plan de manière à barrer, en ce lieu même, le passage à l'armée franque. C'était une plaine immense, qui s'allongeait sur les bords d'une rivière aux eaux marécageuses. Ça et là, des éminences de terrains couronnées de forêts séculaires émaillaient cette vallée, remplie dans ses basfonds de halliers inextricables, et entrecoupée de bruyères où venaient paître l'élan, le lièvre, l'urus, mêlés aux porcs sauvages croisés de sangliers.

À la première aube, tout était sur pied dans les deux camps.

Du plus loin qu'elles s'aperçoivent, les armées rivales se saluent par des cris frénétiques. Leurs masses, qui s'ébranlent, apparaissent comme les mouvements onduleux d'une mer en furie.

Cependant, avant de les voir aux prises au milieu d'une effroyable mêlée, passons-les rapidement en revue : ce sera le moyen de faire de suite connaissance avec les acteurs du drame sanglant qui va se dérouler sous nos regards. Leurs positions respectives, leurs costumes divers, leur attitude, et surtout leurs armes variées, nous donneront une idée de la tactique spéciale que les combattants vont employer pour se disputer chaudement le succès de la journée.

VII

D'abord, sur la rive droite de l'Ailette, on distingue l'armée franque.

Ce sont des hommes à la haute stature, aux yeux étincelants, aux lèvres ombragées d'une barbe inculte, à la peau blanche et aux regards torves, jaillissant de prunelles azurées où verdâtres. Leur abondante chevelure est retenue sur le front par un cercle de cuivre ou d'or, suivant le grade qu'ils occupent.

Avec une voix formidable, ils poussent des clameurs qui épouvantent les échos d'alentour. Les flots de la rivière semblent taire leur murmure, et on dirait que les forêts voisines font entendre des mugissements de bêtes féroces.

La plupart des guerriers n'ont pour tout vêtement que des peaux hérissées de poils, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Ces peaux sont fixées à leurs épaules par des épines en guise d'agrafes. Leurs jambes sont nues, et ils por-

tent aux pieds des sandales de cuir, retenues par des lanières de peau de blaireau. Quelques-uns, cependant, ont des jambières en drap grossier, et sur le corps des manteaux de fourrures sauvages qu'ils rejettent en arrière, afin de marcher au combat la poitrine découverte.

Au milieu des rangs on remarque les principaux chefs de l'armée. Leur costume distinctif se compose d'un justaucorps en laine grise entremêlée de bandes d'étoffes barriolées. Leur épaisse chevelure retombe de toute sa longueur sur leurs épaules, à la différence des simples soldats, qui la ramassent et la nouent au sommet de la tête en forme de crinière.

On en voit d'autres, ayant le bras gauche cerclé d'un anneau de fer, et la tête hérissée de cheveux courts. Ce sont les jeunes gens guerriers qui veulent payer, pour la première fois, la dette du sang, et conquérir par leur bravoure le titre d'hommes libres. Car la coutume chez les Francs, était de se considérer comme esclave, tant qu'on n'avait pas brisé soi-même ses fers sur un champ de bataille, en immolant un ennemi.

Comme arme défensive, les guerriers francs portent, attaché au bras gauche, un bouclier peint aux vives couleurs; et, comme arme offensive, ils tiennent à la main une framée, espèce de hache surmontée d'une pointe. Avec le tranchant, ils pourfendent l'adversaire qui se trouve à leur portée, et la pointe leur sert à l'occasion de pique ou de javelot. Cette arme, spéciale au soldat franc, était aussi appelée pour cette raison *francisque*.

Outre la framée, certaines légions, entre autres la légion des Sicambres, se présentent munies d'une arme appelée *hang*. C'était une espèce d'hameçon, emmanché au bout d'un long bâton recouvert de lames d'acier. Tantôt ils le lançaient comme un harpon sur l'ennemi, en le retenant par une courroie fixée au bras, et le ramenaient à eux avec la proie qu'il avait pu saisir au milieu de la mêlée : tantôt ils en tenaient la manche à la main; et, lorsque sa pointe recourbée pénétrait dans un bouclier d'osier, ils forçaient, par une adroite pression, l'ennemi à se découvrir et à présenter sa tête ou sa poitrine au tranchant de la francisque.

Les épouses avaient coutume de suivre leurs maris au combat, surtout quand des circonstances périlleuses l'exigeaient.

Or les Francs Saliens étaient arrivés à l'un de ces moments critiques. Aussi, voyait-on des femmes en grand nombre se joindre aux guerriers et les encourager du geste, de la voix et même de l'action, revêtues pour la plupart de robes de lin teintes en rouge.

Sur le front de cette armée ainsi rangée en bataille, on apercevait un jeune guerrier, monté sur un cheval fougueux, richement caparaçonné. Coiffé d'un casque d'où s'échappait sa luxuriante chevelure, il portait une cuirasse à lames d'argent qui étincelaient aux premiers feux du jour. Il agitait d'un bras vigoureux sa francisque, et multipliait partout sa présence avec la rapidité de la foudre.

On le devine aisément : ce jeune guerrier, à la physionomie mâle et fière, était Clovis.

Portons maintenant nos regards vers la rive gauche de l'Ailette.

À quelques milles seulement de ses bords, sur le penchant et à la cime d'une colline, se tient l'armée de Syagrius. Son contingent est formé par les milices du Suessonnais, de Lutèce, et par les troupes régulières du nord de la Gaule. L'ordre qui semble y régner, malgré la précipitation avec laquelle il a fallu s'avancer dans ces lieux, ainsi que la variété et la régularité des costumes militaires, indiquent assez que, de ce côté, c'est la civilisation qui s'avance contre la barbarie. On y voit les Gaulois en grand nombre mélangés aux Romains : et c'est pourquoi l'historien a donné à ces troupes le nom de *gallo-romaines*.

Le guerrier gaulois y apparaît revêtu de la *saie*, ou blouse populaire, que serre autour de sa taille une ceinture de cuir rouge. La *braie*, sorte de pantalon étroit, lui enveloppe les jambes, tandis que sa chevelure, vierge du fer, flotte sans contrainte au gré des vents.

Quant aux armes des troupes gallo-romaines, elles variaient suivant les nationalités diverses qui en formaient le contingent. Ceux-ci étaient munis d'une espèce d'épieux appelés *guais*, dont le fer en forme d'arêtes contournées, terminé par une pointe très fine, pouvait facilement s'enfoncer dans les chairs et s'en retirer en en élargissant la blessure. Ceux-là brandissaient des dards à trois pointes, avec lesquels ils moissonnaient autour d'eux les ennemis; d'autres enfin étaient chargés d'un faisceau de javelots appelés *matarcks*, qu'on lançait au loin après les avoir préalablement enduits d'une matière incendiaire.

Au milieu de leurs rangs se distinguaient les chefs, dont l'aspect était splendide et formidable. Ils portaient un casque d'airain fait en forme de musle de bête sauvage, que surmontait une corne d'urus, un aigle, ou une crinière couleur de pourpre. À leur bras gauche, recouvert d'une manche en cuir, était attaché un bouclier carré sur lequel était généralement sculptée ou peinte une figure d'oiseau de proie, tandis que pendait à leur côté droit une longue épée (1).

Enfin, ça et là, sur les deux ailes de l'armée gauloise, on remarquait, à leur costume composé de tuniques et de cottes de mailles, au teint cuivré de leur visage, et à leur allure plus martiale, les quelques milices romaines que commandait en personne le comte de Soissons : vieux débris de ces légions qui avaient fait trembler l'univers, elles apportaient à défendre ce lambeau de l'empire des Gaules les suprêmes efforts d'une puissance qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

VIII

Les rayons de l'aurore commencent à blanchir l'orient, lorsque Clovis donne le signal du combat.

Aussitôt son armée s'ébranle et se déroule, comme un immense serpent, sur le bord sinueux de l'Ailette. Des conques d'osier, amenées là par des chevaux, sont lancées sur le cours d'eau, à la suite les unes des autres, de façon à former des ponts mobiles. Une partie de l'armée franque se précipite sur ces ponts improvisés, pendant que l'autre passe les gués à pied ou sur de longs chariots. En un clin d'œil, elle se trouve tout entière sur la rive gauche de la rivière.

De leur côté, les troupes gallo-romaines, brûlant de se mesurer avec les barbares, ont aperçu le mouvement d'attaque. Elles quittent les hauteurs où elles sont campées, et s'avancent, pleines d'entrain, sur l'ennemi à travers les halliers et les marécages.

Tels deux nuages orageux, poussés par des vents contraires, envahissent subitement l'azur tranquille du ciel, et finissent par éclater en fureur quand ils se rencontrent : ainsi en arrive-t-il des deux armées de Clovis et de Syagrius, lorsque, ayant franchi la distance qui les séparait, elles se précipitent l'une sur l'autre avec une animosité sans pareille.

Un choc terrible se produit, puis une épouvantable mêlée.

Il s'élève alors des différents points occupés de la vaste plaine un bruit confus, composé de sons étranges, parmi lesquels on entend le sifflement des javelots, le choc des framées et des dards sur les armures de fer et les casques d'airain, le hennissement des chevaux qu'enivre la fumée du sang, les hurlements de ceux qui tombent, les cris de ralliement de ceux qui commandent, les clameurs frénétiques de ceux qui triomphent dans cette mêlée, où chaque combattant, animé par l'odeur du carnage, fait de véritables prodiges de valeur.

Cependant, après plusieurs heures de cette lutte acharnée, les Gallo-Romains semblent plier sous le choc.

Il n'y a plus pour Syagrius d'espoir de vaincre, s'il ne lance promptement, au secours de son armée qui faiblit, le corps de cavalerie qu'il tient en réserve pour le moment décisif. Il le comprend, et donne le signal convenu. Aussitôt

(1) Les épées des Gaulois étaient longues, sans pointe, et retombaient le long de la jambe droite, suspendues à des chaînes de fer ou d'airain : quelques-uns, en petit nombre même parmi les chefs, avaient pour les retenir ainsi suspendues des baudriers d'or ou d'argent.